

Cérémonie de l'Armistice du 11 novembre 1918

Discours de Cédric Van Styvendael, maire de Villeurbanne

Villeurbanne, le 10 novembre 2025

« Des visages souriants, le regard sans peur et les yeux étincelants. Des soldats qui défilent au milieu de la population, le pas léger et la tête haute. La Marseillaise résonne, les verres s'entrechoquent et les fleurs sont jetées par centaines ». Même si les historiens ont nuancé ce qui est devenu une image d'Epinal, le départ pour la guerre, en août 1914, s'est inscrit dans les mémoires collectives comme une grande fête. Il en reste une expression pour désigner cet élan populaire presque insouciant, dont je suis certain que vous l'avez déjà entendue, chers écoliers de Saint Exupéry : « ils sont partis la fleur au fusil ».

Quatre ans plus tard, alors que l'armistice est signée le 11 novembre 1918 dans la clairière de Rethondes, on peut dire que c'est une véritable boucherie qui a dévasté l'Europe pendant quatre longues années. Premier grand conflit international du 20^{ème} siècle, la grande guerre fut une déflagration qui ébranla jusqu'aux fondations du continent européen. Chaque village eut ses morts, ses veuves et ses orphelins.

Plus de 100 ans plus tard, chacun peut encore convoquer des images marquantes de ce traumatisme historique : l'horreur des tranchées, les terres ravagées par les obus, les masques à gaz, les taxis de la Marne, le chemin des Dames, les gueules cassées.

Au total, près de 9 millions de soldats meurent pendant les hostilités, soit plus qu'au cours de tous les combats entre puissances européennes du 19^e siècle.

En France, ce sont un million quatre cent mille pères et fils qui n'ont jamais revu le foyer qu'il avait quitté parce que le devoir les avait appelés au front. Parmi eux, **1728 jeunes villeurbannais n'en sont jamais revenus.**

Dans ce funeste bilan humain, n'oublions pas non plus le sacrifice des 75 500 combattants des colonies françaises du début du 20^e siècle.

Si nous ne devions retenir qu'un seul chiffre pour essayer de se représenter l'ampleur des massacres de cette guerre, c'est peut-être le nombre de victimes le jour de l'armistice : le dernier jour de guerre fait près de 11 000 tués, blessés ou disparus sur le front ouest.

Alors que le cessez-le-feu est effectif à 11h, entraînant dans tout le pays des volées de cloche et des sonneries de clairons, Augustin Trébuchon est le dernier soldat français tué, à 10h45. Estafette de la 9^{ème} compagnie du 415^{ème} régiment de la 163^{ème} division d'infanterie, il est tué d'une balle dans la tête alors qu'il porte un message à son capitaine.

La date de décès des morts de soldats français le 11 novembre est antidatée au 10 novembre. Pour les autorités militaires, il est impossible ou trop honteux de mourir le jour de la victoire.

Enfant tragique et monstrueux de l'époque industrielle où le progrès scientifique est venu servir la violence brute, **la Grande Guerre est l'occasion chaque année de redire notre engagement pour la paix entre les peuples**, de rejeter le conflit armé comme mode de règlement des différends entre états et de redire notre attachement viscéral à l'Europe de la paix.

Souvenons-nous de ce que l'on disait en novembre 1918 : « la Der des Der ! ». Il ne semblait alors pas envisageable qu'un tel massacre de vies humaines soit possible. **Les Etats devaient y veiller, la politique ne pouvait que faire mieux !**

C'était il y a 107 ans. Aujourd'hui, que reste-t-il de ces sacrifices ? Toutes les voix des « poilus » se sont éteintes les unes après les autres.

Des survivants de la Grande Guerre comme de ses morts, il ne nous reste que des traces, des visages, des histoires transmises de génération en génération. Il nous reste **une flamme à entretenir**, comme celle de la tombe du soldat inconnu sous l'Arc de Triomphe.

Entretenir la flamme, c'est ce que nous faisons ensemble aujourd'hui, nous les héritiers des « poilus », des femmes restées à l'arrière et qui ont porté le deuil incommensurable de tout un pays, des enfants meurtris, des pères disparus.

C'est la mémoire de ce sacrifice que nous entretenons par ces cérémonies. La mémoire est notre œuvre collective, le récit qui nous lie à ceux qui nous

ont précédés, qui nous lie entre nous et qui nous lie aussi à ceux qui viendront après nous.

Je remercie donc tout particulièrement les 14 élèves de l'école Saint-Exupéry présents aujourd'hui avec leurs familles et leurs enseignants. Vous êtes la preuve vivante que la guerre de 1914-1918 n'est pas seulement une histoire lointaine et abstraite des livres d'histoire mais une partie de ce qui constitue notre patrimoine commun.

C'est aussi grâce à ce travail mémoriel que nous pouvons rendre leur voix à ceux qui, à leur époque, ont été injustement réduits au silence.

En ce jour de recueillement, je partage avec vous une pensée particulière pour les soldats français « fusillés pour l'exemple », longtemps restés dans l'ombre.

Parmi les militaires en service dans les armées françaises, entre août 1914 et novembre 1918, les historiens considèrent que près de 640 ont été condamnés à mort pour « désobéissance militaire ou mutilation volontaire ».

Qu'ils aient été horrifiés par la brutalité des combats ou victimes d'une punition collective, une chose est sûre pour nous : **ces soldats n'ont pas mérité leur sort ni le déshonneur éternel.**

Voici, il me semble, une œuvre de la mémoire. Il ne s'agit pas de juger nos prédecesseurs ou de s'improviser historiens. Il est question de rendre aux

morts leur humanité, de leur redonner de l'honneur et de la dignité par nos mots, par notre attention, par nos célébrations.

Au-delà de la commémoration de l'armistice du 11 novembre 1918, nous fêtons cette année le centenaire d'un monument emblématique de notre ville : le monument aux morts de 1914-1918, érigé dans l'ancien cimetière de Cusset et inauguré le 11 novembre 1925 par le maire Lazare-Goujon.

La construction de ce monument pacifiste est décidée en 1922 par une délibération du Conseil municipal qui indique qu'il s'agit de construire « un monument simple, représentant la douleur et sur lequel ne seront inscrites, en dehors des noms des soldats morts, que des inscriptions contre la guerre ».

« Aujourd'hui, on déteste tellement la guerre qu'on ne peut pas imaginer qu'il existe un débat sur son utilité. A l'époque, la guerre était encore vue comme une épopée et une aventure ».

En 1922, c'est un choix politique fort que fait, à l'unanimité, le Conseil municipal. C'est en effet un monument strictement pacifiste qui est construit, plaçant notre ville à l'avant-garde des combats du siècle. La statuaire ne comporte aucun élément militaire ni aucun élément religieux. L'inscription choisie pour son socle « Villeurbanne à ses morts, 1914-1918 », plutôt qu'une inscription patriotique plus fréquemment utilisée comme « Morts pour la France » renforce l'inspiration pacifiste du monument. A ce propos, la délibération du conseil municipal précise bien que, ne prendront part à l'inauguration du monument que « le Conseil municipal, les autorités civiles et la population, à l'exclusion de tout élément militaire ». Les autorités religieuses n'ont pas été invitées non plus.

Le 11 novembre 1925, les Villeurbannaises et Villeurbannais ne manqueront pas à l'appel. Plusieurs milliers d'entre eux prendront part au défilé organisé depuis la place de la mairie à Grandclément jusqu'au cimetière de Cusset où est élevé le monument.

100 ans plus tard, il faut s'imaginer la scène, telle que rapportée dans les colonnes du Bulletin de l'Union Commerciale et Industrielle du Canton de Villeurbanne : « en tête du cortège, les drapeaux des diverses sociétés, composant le groupement des Sociétés villeurbannaises, ouvraient la marche ; ensuite, venait l'Harmonie de Villeurbanne jouant des marches funèbres ; derrière l'Harmonie avaient pris place les familles des Morts, le Conseil Municipal, le Corps médical et pharmaceutique, le Comité du Monument aux Morts, les Sociétés de Mutilés, d'Anciens Combattants et les Vétérans ».

Aujourd'hui, avec l'ensemble des présents ce soir, autour des 14 écoliers de l'école Saint Exupéry, dans un esprit de concorde et de fraternité, nous inscrivons humblement nos pas et nos pensées dans ce cortège des Villeurbannais du 11 novembre 1925 ».